

Éducation Le tout est permis, c'est fini !

L'excès de bienveillance nuit-il au bien-être d'enfants qui manquent de repères et de limites ? Des psychologues remettent en cause certaines dérives.

PAGES 2 ET 3

Image non disponible.
Restriction de l'éditeur

ISTOCK



**LE FAIT DU JOUR**

Éducation positive

Des parents trop bienveillants ?

Des voix s'élèvent pour critiquer les excès de cette méthode, souvent assimilée à du laxisme. Des débats qui rendent les parents perplexes.

BÉRANGÈRE LEPETIT

NE PAS LEVER la voix contre son enfant, ne pas le traumatiser, ne pas l'humilier. L'écouter, le comprendre, lui et ses émotions. Abandonner les tournures de phrases négatives. Tels sont les grands principes de l'éducation dite « non-violente », « bienveillante » et « positive », venue des États-Unis et popularisée en France il y a une dizaine d'années par des autrices comme la psychothérapeute Isabelle Filliozat ou la pédiatre Catherine Gueguen. Seulement voilà. Cette pédagogie, souvent culpabilisatrice pour les parents, serait-elle en train de passer de mode ? « À une époque, quand l'enfant jetait ses lasagnes par terre, il fallait juste sourire et ne rien dire. Aujourd'hui, c'est le grand revirement », remarque, soulagée, Shiva Shaffii, mère de deux ados de 13 et 15 ans et autrice d'un blog sur la parentalité où

elle cherche à faire sourire sur son quotidien de mère et à déculpabiliser les parents.

Signe des fortes tensions qui parcourent la société sur ce sujet, la polémique qui a éclaté, il y a quelques jours, lorsque le Conseil de l'Europe a brièvement retiré de son site une brochure de 2008. Dans ce document destiné à guider les parents, figure une pratique que contestent les militants de la non-violence dans l'éducation, dont l'association Stop VEO (« violences éducatives ordinaires »), nommée « time out » (« mise au coin », en français). Elle consiste, pour désamorcer un conflit, à laisser son enfant seul quelque temps dans sa chambre. Une méthode assimilée par les militants à une violence psychologique. Extrême ?

Une pédagogie refusant « toute idée de sanction »

Le débat oppose deux camps.



D'un côté, les tenants de l'éducation dite « positive et bienveillante », dont de nombreux psychologues, associations et ONG qui militent pour faire reconnaître le fait que toutes les violences – même « légères » – vécues dans l'enfance ont des conséquences néfastes sur le développement de l'individu. De l'autre, des psychologues dont la tête de file est Caroline Goldman, autrice de l'ouvrage « File dans ta chambre ! » (Éd. Dunod, 2020), qui assume de remettre l'autorité parentale au cœur de l'éducation des enfants et s'évertue à défendre certaines punitions comme le « time out » ou isolement de l'enfant dans sa chambre, quel que soit son âge. « Aucune étude scientifique ne décrit comme nocif le fait d'envoyer un enfant dans sa chambre », souligne cette spécialiste.

Caroline Goldman est très critique vis-à-vis de l'éducation positive, qui a pour conséquence, selon elle, de culpabiliser à outrance les parents. Ce courant « refuse toute idée de sanction, systématiquement appréhendée comme du dressage ou encore comme une violence éducative ordinaire (VEO) », explique l'autrice dans son livre. Entre ces deux camps, où en sont les parents ? « Ils sont perdus. Pendant longtemps, le fait d'envoyer son enfant dans sa chambre a justement été considéré comme une bonne manière de faire, une façon de se calmer tant pour l'enfant que pour l'adulte et donc d'interrompre le conflit. Et voilà que, maintenant, cette méthode semble désavouée », analyse Patrick Ben Soussan, pédopsychiatre à Marseille (Bouches-du-Rhône).

Nombreux sont les spécialistes à appeler à la tempérance et qui refusent de caricaturer les grands principes de l'éducation positive. « Aux

parents d'expliquer les situations et de faire attention à la manière de s'y prendre. Enfermer son enfant sans lui expliquer, juste pour créer de la punition, c'est inutile. Il ne va pas comprendre et se laisser déborder par ses émotions », tempère Natacha Butzbach, psychologue clinique. « Chacun adapte ses choix éducatifs en fonction de sa famille, de l'âge de l'enfant, de son comportement, de son caractère », abonde Héloïse Junier, psychologue spécialiste du jeune enfant.

« Il y a beaucoup d'amalgames et de confusions. Ce qu'on appelle l'éducation positive, qui est un terme devenu marketing, c'est l'éducation non-violente que les sociologues qualifient aussi d'éducation démocratique. Certains parents et professionnels confondent ce style éducatif avec le laxisme. Or cela n'a rien à voir. L'éducation positive ne remet pas du tout en question le cadre, mais sa violence, en lien avec les travaux scientifiques récents », poursuit-elle.

« Il n'y a pas de recette miracle »

« La parentalité positive a été galvaudée et ses concepts mal compris. Les parents se retrouvent face à une montagne d'informations, ils ont besoin de programmes de soutien à la parentalité fondés sur une approche scientifique et non commerciale », tranche Clémence Lisembard, responsable des opérations à la Fondation pour l'enfance, fervente défenseuse de la « communication non-violente ».

Une non-violence qui aurait progressé dans notre pays ces dernières années, notamment grâce à la loi de 2019. D'après un baromètre rendu public mi-octobre par la Fondation pour l'enfance, le recours aux châtimements corporels recule

en France, mais nombreux sont encore les parents qui utilisent des violences psychologiques (comme la punition ou le chantage à la privation de dessert, d'écran ou de bonbons par exemple).

Pour résumer, inutile de tirer un trait sur tous les principes progressistes de l'éducation dite « positive ». Aux parents d'apprendre à se faire confiance et se libérer de ces multiples injonctions à être des « parents parfaits », tout en tentant de faire des efforts de communication auprès de leurs enfants. « Il n'y a de toute façon pas de recette miracle et nous, parents, ne sommes pas des coaches ou des éducateurs spécialisés. Il est aussi important de remettre de l'authenticité et de la spontanéité dans nos liens avec nos enfants », estime la blogueuse Shiva Shaffii.



Ils s'empêchent de contenir leurs enfants en pensant qu'ils vont les traumatiser

CAROLINE GOLDMAN,
PSYCHOLOGUE CLINICIENNE

Image non disponible.
Restriction de l'éditeur



Image non disponible.
Restriction de l'éditeur

ISTOCK

D'après un baromètre publié par la Fondation pour l'enfance, le recours aux châtiments corporels recule en France, mais les « violences psychologiques » sont encore fréquentes. (*Illustration.*)

